

gens ; les arbres, les fleurs, les gazons renaissent sous les tièdes caresses des brises d'avril.

Accoudé à son étroite fenêtre, le jeune locataire bénissait comme une grâce de Dieu la fortune de son voisin le financier.

Lui, pauvre habitant des mansardes, n'était-il pas de moitié dans le bonheur de l'homme riche ? Ne jouissait-il pas du jardin comme s'il en eût été le propriétaire.

Peu à peu, il s'était habitué à considérer un peu comme siennes toutes ces choses. Il disait en riant : MES arbres, MES gazons, MES statues, MES fleurs.

Il gourmandait tout bas le jardinier paresseux qui s'endormait sur sa bêche, il se fâchait contre le maladroit qui déracinait une plante ; bien mieux qu'Hanyvol, il connaissait au bout d'un mois toutes les richesses du jardin.

Bientôt, à ce grand attrait qui l'attirait à la fenêtre, vint s'en joindre un autre plus doux et plus impérieux.

Un matin, au détour d'une charmille, il aperçut la fille du seigneur de Saint-Laurent.

C'était une blonde et ravissante jeune fille, à la démarche légère et gracieuse ; son cou, d'un dessin exquis, avait l'admirable blancheur de la nacre, d'épais cheveux faisait à son front pur comme une divine auréole ; sa bouche, petite et mignonne, était adorable d'expression, et ses lèvres roses en s'ouvrant laissaient voir le plus riche chapelet de perles qu'eût jamais rêvé un empereur de l'Inde.

Ses yeux enfoncés, blous et profonds, avaient des scintillements d'étoiles par une belle nuit de mai.

Ebloui de cette beauté surnaturelle, le jeune homme ferma les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit la vision avait disparue, elle s'était évanouie comme un de ces rêves enchantés que l'on fait à vingt ans.

Ce n'était pas un songe, elle devait lui apparaître encore, cette vision céleste...

Mais c'en était fait de son bonheur si tranquille jusque-là.

À demi-caché sous les plis d'un rideau, ses journées entières se passaient à épier la venue de la jeune fille dans le jardin.

Paraissait-elle, il s'enivrait de sa vue. Pour la mieux regarder, il eût voulu pouvoir arracher tous ces arbres qui faisaient ses délices quelques jours auparavant et dont à chaque instant les feuilles la cachaient à sa vue.

Tous les matins, à la même heure à peu près, elle venait visiter une magnifique volière placée au milieu d'un massif de plantes rares ! c'était pour le jeune homme le plus beau moment de la journée.

Il l'aimait !

Et déjà son amour était si grand, si immense, qu'il ne tarda pas à reconnaître que désormais sa vie était perdue ; qu'il avait au cœur une de ces passions profondes dont on meurt, parce que elles sont sans espoir.

Hélas ! cette jeune fille était promise sans doute à quelque financier riche comme un galion, ou à quelque grand seigneur désireux de redorer son blason.

Et lui, qui avait osé lever les yeux sur elle, qui l'aimait de toutes les forces de son âme, d'où lui venait cette audace ? qui était-il ?

Il s'appelait Olivier et ne se connaissait ni parents, ni famille, ni personne au monde qu'il pût nommer de ce doux nom d'ami. À peine il savait son âge et il ignorait jusqu'au lieu exact de sa naissance.

Souvent il avait cherché à ressaisir les fugitifs souvenirs de

ses premières années, il ne se rappelait rien de précis ; les quelques tableaux de son enfance, restés en sa mémoire, étaient vagues, indistincts, confus, comme ces réminiscences du rêve à l'heure où l'esprit flotte encore entre la veille et le sommeil.

Il se rappelait vaguement avoir été élevé à la campagne, au milieu des paysans.

En fermant les yeux, il croyait voir encore une petite ferme couverte de chaume, bâtie sur le bord d'une grande route à quelques pas d'un bois immense.

Il se souvenait encore des compagnons de ses premiers jeux, trois ou quatre petits paysans bien pauvres, bien sales, à peine vêtus, avec lesquels il allait se rouler dans les herbes ou jeter des pierres dans un petit ruisseau aux eaux bleues, qui coulaient à l'extrémité d'un grand jardin.

Là, s'arrêtaient toutes ses notions sur son passé, jusqu'au jour où il avait quitté la ferme pour n'y plus revenir.

Ce grand jour, par exemple, était resté merveilleusement présent à son esprit. C'était le premier épisode bien distinct de sa vie, le plus décisif aussi sans doute.

Un matin, un carrosse qui lui avait semblé magnifique, mené grand train par quatre chevaux et deux postillons, s'était arrêté devant la ferme.

Un vieux gentilhomme, que deux laquais traînaient avec le plus profond respect, en était descendu et avait demandé à se rafraîchir et à se reposer quelques instants.

Naturellement sa demande avait été accueillie. Tous les gens de la ferme, ravis de la présence d'un si riche seigneur dans leur pauvre demeure et comptant sans doute sur une généreuse récompense, s'étaient empressés autour de l'étranger et s'étaient, à qui mieux mieux, efforcés de prévenir tous ses désirs.

Le gentilhomme cependant les laissait faire, sans paraître y prendre garde, avec cette suprême indolence des gens persuadés que tous les hommages leur sont dus. De tous les mets qu'on avait disposés pour lui sur une table rustique, à l'ombre d'une tonnelle, devant la porte de la ferme, il ne voulut accepter que quelques fraises et une jatte de lait.

Alors il s'était pris à regarder curieusement les marmots qui se tenaient debout à quelques pas, saisis d'admiration et de crainte, éblouis sans doute par la richesse de ses habits. Après un muet examen qui dura près d'un quart d'heure, il s'entretint tout bas avec le fermier et sa femme.

Les propositions que l'étranger faisait aux pauvres habitants de la ferme étaient, paraît-il, bien séduisantes, car le mari et la femme poussèrent une exclamation de joie et commencèrent un long chapelet de remerciements et de protestations.

Le gentilhomme les interrompit en jetant sur la table une bourse assez lourde, dont le fermier s'empara avec avidité.

La fermière, elle, prit la main du petit Olivier, qui l'appela maman comme les autres, et, l'attirant près de l'étranger :

— Regarde bien ce digne seigneur, que le ciel bénisse, mon fils, il veut faire ton bonheur. Nous étions trop pauvres pour t'élever, il va t'emmenner avec lui. Il te donnera de beaux habits et de bonnes choses à manger ; ainsi, remercie-le bien et tâche d'être sage et de l'aimer comme si tu étais son fils.

Ces paroles avaient si vivement frappé l'imagination de l'enfant, que, jeune homme, il croyait encore les entendre résonner à son oreille.

Mais, au moment où elles furent prononcées, elles lui parurent un arrêt terrible. Il n'y compris rien, sinon qu'il allait quitter la ferme, ceux qu'il appelait son père, sa mère, ses frères, qu'il